

LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR
LE DEVOIR

le plaisir des Livres

Champigny
POUR PÂQUES,
OFFREZ-VOUS UN LIVRE!
4474 St-Denis, Mtl, Qc H2J 2L1 (514) 844-2587



Montréal, samedi 30 mars 1991

La Fête à Venise

Sollers, le roi de la métamorphose

Guy Ferland

PHILIPPE SOLLERS est un cas dans la littérature française. Ses débuts, il les a fait très jeune avec un premier texte publié à 21 ans, *Le Défi*, remarqué par François Mauriac en ces termes : « J'aurai été le premier à écrire ce nom. Trente-cinq pages pour le porter, c'est peu c'est assez ». C'était en 1957. L'année suivante, Sollers publie un premier roman, *Une curieuse solitude* — « rédigé en amphithéâtre durant des cours d'une nullité sans mesure », dit-il — qui reçoit un accueil encore plus enthousiaste d'un autre bonze de la littérature, Louis Aragon. Ce dernier affirmait sans ambages : « Un écrivain véritable, et il n'y en a pas tant qu'il paraît en France, une âme haute, quelqu'un qui sait ce que c'est que rêver ». Cet éloge, venant de la part du poète, suffisait à mettre sur la carte un jeune auteur de 21 ans.

La suite, on la connaît par bribes : Sollers fonde la revue d'avant-garde *Tel quel* (devenue *L'infini*) qui sera un des hauts lieux de développement des théories littéraires des années 60 et 70; il publie, en 1961, *Le parc* et reçoit le prix Médicis; et ensuite se succèdent une série de livres à mi-chemin de la théorie et de la littérature, dont on peut citer *L'intermédiaire*, *Drame*, *Logiques*, *Nombres*, *Lois*, II, etc., puis les deux volumes formidables, sans ponctuation, intitulés *Paradis*.

On ne parlera pas de ses nombreuses amitiés avec des penseurs tels Roland Barthes, Jacques Lacan, Louis Althusser, Michel Foucault et bien d'autres, ni de ses multiples conversions : d'abord rejet de la « tradition culturelle classique bourgeoise », puis adoption de la sémiologie, de la psychanalyse, du marxisme, du maoïsme, retour enfin au roman, à la religion pimentée d'érotisme et à l'esthétisme servant de toile de fond à son dernier livre, *La fête à Venise*, qui vient de paraître chez Gallimard.

Dans ce... roman, ou texte ou divagation, il est question de toiles, justement, et plus précisément de vol,



de recel et de ventes illégales de Watteau, de Van Gogh, de Gauguin. Roman policier, donc ? Si on veut. Mais il s'agit plutôt d'une déconstruction du genre romanesque. Pour Sollers, le roman est une encyclopédie et un arche de Noé, un lieu de rassemblement, de citations et de collages. Pour le lire, il faut d'abord être cultivé, comprendre les clins d'oeil au lecteur, identifier les emprunts, saisir les allusions et déchiffrer les ellipses. Pas facile, mais gratifiant.

En France, la critique, presque unanime, a vanté l'érudition de Sollers, son génie combinatoire, ses références, ses insolences.

Mais l'essentiel n'est pas là. On retient surtout, après la lecture de *La fête à Venise*, qu'il n'y a plus d'histoire possible dans ce monde d'un spectacle continu, et que seul le rythme des phrases emporte le lecteur. Dans cet art de l'agencement des mots, des phrases, des paragraphes, de la « vitesse de l'écriture » dont parlait Deleuze à propos de *L'éthique* de Spinoza, Sollers est devenu un maître.

Avec *La fête à Venise*, Sollers jette sa petite musique et nous fait parcourir le monde à la recherche de tableaux à voler qui valent ce que les Japonais sont prêts à payer. L'art n'a plus, à notre époque, qu'une valeur immobilière. Mais cela, l'échange de tableaux, ce qu'on appelle l'action, l'intrigue, n'est qu'un prétexte à une digression textuelle.

En effet, Sollers pratique le « roman instantané », série d'épiphanyes qui sont liées par un fil ténu : l'écriture presque automatique.

Alors ? En bout de ligne, l'expérience limite que nous propose Sollers mérite qu'on s'y attarde. Car on sort moins ignorant de la lecture de ce livre que de nombreuses heures passées devant la télévision ou à lire n'importe quoi.

On apprend dans ce roman, entre autres, que sur certains sarcophages romains ou africains du premier siècle de notre ère sont gravées les initiales suivantes N.F.F.NS.NC. En latin : NON FUI. FUI. NON SUM.

Voir page D-2 : Sollers

Marie-Claire Blais en livre de poche

«L'important ce n'est pas de plaire, c'est d'aimer»

Jean Basile

LES ÉDITIONS du Boréal viennent de publier, en livre de poche, six romans de Marie-Claire Blais. *Le Jour est noir* (1962) et *L'Insoumise* (1966) en un seul volume, puis *Une saison dans la vie d'Emmanuel* (1965), *Le Loup* (1972), *Les Nuits de l'Underground* (1978), *Visions d'Anna* (1982) et *Pierre* (1984). C'est l'occasion d'un survol circonstancié d'une œuvre complexe et importante, l'une des plus importantes qui soient ici.

Le Jour est noir et *Une saison dans la vie d'Emmanuel* font partie de la première manière de Marie-Claire Blais avant qu'elle n'ait, selon ses dires, « abandonné la poésie pour les êtres humains ». *Le Jour est noir* ne serait, en effet, qu'une banale histoire d'amour ratée s'il n'y avait, chez Marie-Claire Blais, un frémissement unique fait de beauté pure et mythologique avec une tendance très nette au sadomasochisme car souffrir devient un devoir de l'élite dans un monde insensible.

Josué, le personnage principal, aime Yance et lui fait un enfant. Puis, il ne l'aime plus et la quitte en lui disant placidement cette phrase étrange : « Ce qu'il me faut, c'est l'illusion obsédante comme un paysage qui invente ses formes chaque jour; ce qu'il me faut, c'est le compagnon voyageur de mon âme ». Deux images dominent ce court roman. Ce sont, d'abord, des enfants pleins de désir qui cueillent des cerises puis, soudain, l'île noire qui est celle de Böcklin, avec ses cyprès phalliques. On reconnaît immédiatement toute la charge sexuelle et primitive de ces images. C'est de là que vient le magnétisme étrange et irrésistible



Marie-Claire Blais devant sa vieille machine à écrire, à l'époque de *Une saison dans la vie d'Emmanuel*.

de tous les romans de Marie-Claire Blais.

Ici, *Une saison dans la vie d'Emmanuel* (prix Médicis 1965) est le roman le plus célèbre de l'écrivain. Il est aussi le plus québécois des livres de Marie-Claire Blais qui s'y livre à une attaque frontale contre la « grande famille » canadienne-française d'avant la Révolution tranquille et, en plus général, contre les structures de la société patriarcale et cléricale d'autrefois. Les adultes sont sales, idiots ou brutaux, souvent les trois en même temps, mais les enfants sont merveilleux et érotiques car « quand les enfants ont les genoux sales, ce n'est pas de la

crasse mais de la poussière » écrivait Jean Cocteau.

Le personnage principal est Jean le Maigre qui mourra de tuberculose. En attendant qu'on l'enterre sur une colline, avec l'aide d'un frère des Écoles chrétiennes assassin et pécheur, il joue les petits Rimbaud. Il se saoule, fume des mégots et fait l'amour avec son jeune frère, le Septième. Il écrit son œuvre complète avec un bout de crayon qu'il mordille. Face à Jean le Maigre, il y a Héloïse qui, dans « sa candeur désolante » et « les bras chargés de roses », hésite entre le couvent de l'époux mystique et une sorte de prostitution spirituelle. Toute la famille

est dominée par Grand-mère Antoinette, la déesse tutélaire et bénéfique de cette horrible mais attachante famille d'abrutis.

Grand-mère Antoinette est un type. Les femmes, dans les romans de Marie-Claire Blais, sont vieilles, dignes, sages et majestueuses ou bien ce sont des jeunes filles aux cheveux épais comme Héloïse. De tous les romans de Blais, *Une saison dans la vie d'Emmanuel* est le plus poétique et l'un des rares où la romancière se permet des traits d'humour car, dans l'ensemble, le style de la romancière est serré et tragique comme un drap.

Voilà une merveilleuse réussite

qui aurait pu coller à la peau de Marie-Claire Blais, à un ou deux malentendus près. C'est alors que la romancière, au lieu de capitaliser sur un genre, a fait preuve d'un courage éclatant en entreprenant d'approfondir ses thèmes sans souci de sa jeune gloire et du qu'en dira-t-on. Il faut dire que, dans ces années-là, la société québécoise était en plein mouvement. Les femmes, les minorités raciales ou sexuelles, se réveillaient et réclamaient leur dû. Marie-Claire Blais ne laissa pas passer le train. Dès lors, ses personnages se radicalisent. La sueur au front, ils découvrent que le monde est vraiment terrible pour les faibles et que les gens que nous aimons le plus naturellement, comme nos parents, nos maîtresses et nos amants, sont souvent les complices d'une société oppressante qui n'en finit pas de régresser et qui, par conséquent, retarde l'avènement du nouvel âge à venir.

C'est ce que pense, encore vaguement, Madeleine, le personnage central de *L'Insoumise* qui est une œuvre de transition. C'est encore un roman familial. Placé sous le signe de l'oppression car la famille, pour Marie-Claire Blais, est l'outil le plus efficace que la société se soit donnée pour conforter les pouvoirs et perpétuer les conformismes. D'apparence, Madeleine est une excellente mère de famille et une épouse presque parfaite, sauf que, sous l'apparence de vertu, il y a une autre Madeleine qui boit toute seule son petit verre de rhum, qui a eu « une liaison secrète avec un autre homme » et qui ne comprend rien à son mari aussi vertueux qu'elle. Elle se redécouvre elle-même à travers le journal intime de son fils, Paul, qui est amoureux d'une femme plus vieille que lui. Voici comment Madeleine

juge son fils : « Il ne réfléchit pas, disais-je, voyant ce beau front stérile de dédain ». En fait, « tout ce qui n'était pas mouvement l'ennuyait », précise Marie-Claire Blais. Quant au grand ami de Paul, Frédéric, il traduit *Faust*. C'est « un ange torturé », un romantique qui a « des passions pures, violentes et mystiques ». Son étrangeté dérange tellement qu'il se fait battre dans la rue par des inconscients. La dernière partie de *L'Insoumise* contient quelques-unes des plus belles pages que Blais ait consacrées à l'amour profond et exigeant que les jeunes gens se portent entre eux quand ils sont purs et intenses.

Paul et Frédéric font partie des deux types de garçons qui apparaissent toujours dans les romans de Marie-Claire Blais. Le premier est le jeune athlète impitoyable, « l'archange musculeux » de Gilbert-Lecomte, que sa beauté physique et son caractère obtus condamne au narcissisme et à la violence. Le second est un rêveur romantique, très proche du jeune Werther. « Je me déchirerais le sein, je me briserais le crâne, quand je vois combien peu nous pouvons les uns pour les autres » dit le héros de Goethe en sanglotant. Marie-Claire Blais a été tributaire d'écrivains comme Colette, Jean Cocteau, Jean Genet, de même qu'elle sera plus tard de romanciers américains comme Paul Bowles ou William Burroughs. Il ne faut pas sous-estimer, chez elle, l'influence du romantisme allemand.

Les quatre romans qui suivent sont des œuvres de maturité, extrêmement denses. Ils traitent tous les quatre de cas-limite et de marginalités : l'homosexualité, la drogue, le vagabondage, etc. Ce sont, parmi les romans québécois, les plus modernes

Voir page D-2 : Blais

LES ENFANTS DE JACQUES CARTIER

QUE RESTE-T-IL DE L'IMPLANTATION FRANÇAISE EN AMÉRIQUE DU NORD?

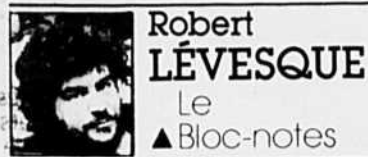
Paul Sérant, journaliste et écrivain, reprend l'histoire de cette implantation et trace un portrait de la francophonie actuelle où le Québec occupe la place centrale. Un panorama d'une percutante actualité.



ROBERT LAFFONT

le plaisir des Livres

À Beckett-sur-Proust



Robert LÉVESQUE Le Bloc-notes

C'ÉTAIT une époque où les poètes se suicidaient. Il y avait eu Maïakovski à Moscou et Essenine à Leningrad; René Crevel à Paris et l'Américain Hart Crane entré dans la mer des Caraïbes. Samuel Beckett avait 24 ans en ces années 1930, il buvait trop et lisait ces poètes qui scellaient leur sort. Il avait quelques petites idées, lui aussi, sur la mort...

Le jeune Sam, l'Irlandais au bérêt basque de la rue d'Ulm, qui était lecteur d'anglais à Normale Sup en ces années où Sartre et Nizan faisaient camarades, n'avait rien du supplicé et la mort il s'appropriait à la dévotion en pleine face, sur papier; il l'affronterait à longueur d'oeuvre. Et pour cela il fallait garder la forme...

Il est difficile de savoir quand Samuel Beckett a eu l'intuition de son oeuvre, et l'on rapporte généralement que ce serait — ou un soir de cuite dans une rue de Londres, — ou un après-midi de vélo sous le soleil de Provence pendant la guerre. En un flash, alors qu'il écrivait Murphy puis Watt, Samuel aurait vu Beckett.

Beckett, dans la vingtaine et l'entre-deux guerres, c'est le gars qui traduit des poètes (Baudelaire, Crevel...), s'allonge sur le divan du



psychanalyste, vire des cuites épouvantables où il passe du whisky au vin blanc pour ne pas perdre le foie, lit tout, et va en exercices hygiéniques au bordel. Il a connu Joyce, qu'il vénère, mais Joyce se méfie et écarte cet « universitaire » qui, de retour d'une soirée littéraire en dehors de Paris (avec les Soupault, Romains, Fargue) fait stopper le car à chaque bistrot. 1930, 24 ans, au hasard d'une commande que Nancy Cunard lui refilait (les éditions Chatto & Windus

de Londres veut une monographie sur Proust dans leur collection Dolphin Books), Sam Beckett, qui a lu la totale de La recherche, qui a déjà « relu » Descartes, Leibniz en latin, Schopenhauer et d'autres, se lance dans l'entreprise durant l'été, une centaine de pages écrites en anglais où il mentionne à peine les titres des tomes de la Recherche, mais fouille à fond l'entreprise spatio-temporelle proustienne.

C'est une oeuvre d'écrivain qu'il expédie à Londres. Elle sera publiée cette année-là, mais Beckett n'y reviendra plus. Il rejettera du revers de la main, au long des rares entrevues, ce « travail de jeunesse » que les Éditions de Minuit, du fidèle Jérôme Lindon, viennent de publier pour la première fois en français, deux ans après la mort de l'auteur de Fin de partie. Pour les proustiens comme pour les beckettians, la lecture du Proust de Beckett est un must.

Fascinant relais entre un écrivain majeur disparu et un écrivain mort depuis huit ans quand Beckett écrit Proust. En lisant cet « acte de compréhension » entre artistes, on ne peut plus douter qu'à 24 ans Samuel sait qu'il va devenir Beckett. De cet immense oeuvre de Proust qui débute (le fameux « longtemps je me suis couché de bonne heure ») par le réveil du narrateur dans sa chambre qui se demande qui il est, où il est, quand cela est-il (c'est l'état ultime du personnage beckettien tel Molloy ou Malone, étendu dans le

noir d'une chambre), Beckett va réussir à cadastrer brillamment le territoire proustien.

Son ouvrage de commande devient une méditation sur les axes de la littérature : le malheur de naître, la perte dans le temps, le sauvetage dans l'oeuvre. Dans la Recherche, Beckett identifie les pôles de la déduction de la personne dans le temps (la damnation) et de l'essor de la personne dans la vraie mémoire et l'art qui éternise (ce que Beckett appelait la salvation). C'est un « essai essentiel » disait Ludovic Janvier de ce Proust qui n'était accessible jusqu'à maintenant qu'aux rares possesseurs d'une édition anglaise de 1930 ou de la réédition de 1958.

On y trouve toutes les arcanes de l'oeuvre de Beckett. Il n'y a de récit qu'au passé; l'immobilité de l'étré-présent est ressentie comme un malheur; ce malheur même, cet exil, est le résultat du péché originel (la naissance) incorrigible. Et le seul sauvetage possible consiste à parler de ce malheur pour en venir à bout. Proust indique à Beckett comment fabriquer sa propre rédemption.

Et Beckett, aux temps brouillés de sa jeunesse éthylée, ne s'est pas suicidé dans la Tamise ou le Rhône, mais il a compris qu'on se suicide dans une oeuvre. Marcel Proust fut le grand écrivain du début du siècle et Samuel Beckett celui de la fin du siècle. Lisez le Proust de Beckett, c'est une rencontre au sommet.

Proust, Samuel Beckett, 123 pages, Éditions de Minuit.

LA VITRINE DU LIVRE

CITÉ LIBRE

Une anthologie d'Yvan Lamonde et Gérard Pelletier, Stanké, 1991, 414 pages.

La revue Cité Libre paraissait pour la première fois en 1950 et cessera de paraître en 1965. Durant 15 ans (ou une génération) les penseurs et les plumes de l'époque qui verra éclore la Révolution tranquille ont rempli ses pages, à raison d'une dizaine de numéros par an. Articles polémiques, dénonciations du duplicitisme, critiques littéraires, textes-collages de Pierre-Éliot Trudeau contre les « séparatistes », les « citélibristes » voyaient à tout. Yvan Lamonde, aidé de Gérard Pelletier, a réuni les principaux textes pour offrir aux lecteurs d'aujourd'hui une anthologie qui aidera à comprendre l'évolution du Québec depuis 40 ans.

L'ÉCOLE DU SUD

Dominique Fernandez, roman, 483 pages, Grasset, 1991.

CE VOLUMINEUX roman, le 12e de Dominique Fernandez, met en scène deux personnages qui se sont épousés mais que tout sépare : une mère française, un père italien, qui sous d'autres noms sont en quelque sorte les parents de Dominique Fernandez, dont son père, le célèbre critique Ramon Fernandez qui fut accusé de sympathie envers le fascisme. En France, on dit de ce roman qu'il est le meilleur de Dominique Fernandez.

LENT DEHORS

Philippe Djian, roman, 367 pages, Bernard Barrant Éditions.

L'AUTEUR de 37°2 le matin et de Crocodiles récidive. Le Philippe Djian nouveau arrive dans les librairies, sous le titre de Lent dehors. Toujours fou d'écriture rapide et de sensations fortes, Djian raconte ici son Amérique. En 1969 il a séjourné à Martha's Vineyard pour pondre ce roman dans lequel un prof de musique, plaqué par sa femme écrivain à succès, file aux USA pour un monumental bilan qu'il dressera face à la mer, au bout d'une véranda.

VOYAGE AU PAYS DES FROGS

Nicolas Saudray, roman, 304 pages, Balland/Desclee de Brouwer, 1991.

NON, les « frogs » en question ne sont pas les Québécois vus par les Canadiens anglais... Il s'agit d'un roman de science-fiction où une jeune femme de notre époque revient chez elle après 65 ans d'hibernation. Elle tombe dans une France

du milieu du 21e siècle, abrutie par l'audio-visuel et qui a renié jusqu'à sa langue... Les immigrés musulmans sont devenus l'élément le plus dynamique de la population française. Les derniers Chrétiens de Paris, assiégés dans le Sacré-Coeur, sont ravitaillés par hélicoptère...

DEGAS

Henri Loyrette, biographie, 851 pages, Fayard

UNE MONUMENTALE biographie du peintre Edgar Degas (1834-1917), un peintre dont la vie fut moins tumultueuse que celles de Gauguin ou Van Gogh; un peintre demeuré secret mais que son biographe, Henri Loyrette, qui a eu accès à de nouvelles sources d'archives, et de nombreux documents inédits, présente dans sa longue vie d'artiste. Loyrette est conservateur en chef au musée d'Orsay, et il a été le commissaire de la rétrospective Degas que l'on a vu à Ottawa il y a deux ans.

Daniel Hubert Yves Claudé

de la Ligue des droits et libertés

Les skinheads et l'extrême droite



LES SKINHEADS ET L'EXTRÊME DROITE

Daniel Hubert et Yves Claudé VLB Éditeur.

QUI SONT-ILS ? Que veulent-ils ? Ils hantent les rues des centres-villes, avec des brassards nazis, bottés, casqués, avec des airs de fin du monde. On n'en trouve pas qu'à Berlin, Londres ou New York, mais aussi à Montréal et même Rouyn-Noranda... Les cibles de leur haine : les Juifs, les Noirs, les gais, etc. Daniel Hubert et Yves Claudé ont étudié « la question skinhead » et situent la problématique du racisme organisé.

LA VIE LITTÉRAIRE

Jean Royer

POUR LA DEUXIÈME FOIS en quatre ans, les travaux de l'artiste montréalais Gilles Tibo ont été retenus pour l'exposition des illustrateurs de la Foire de livres pour enfants de Bologne, en Italie. Plus d'un millier d'illustrateurs venant de 39 pays s'étaient inscrits. Quarante-vingt-dix d'entre eux ont été choisis. Les illustrations de Tibo sont tirées de l'ouvrage Simon fête le printemps, publié par les Livres Tondra. Après la Foire de Bologne, qui se déroule du 4 au 7 avril, l'exposition sera présentée au Musée d'art Itabashi de Tokyo, au Japon.

Finalistes du Prix Hautvoix

LA RENCONTRE québécoise internationale des écrivains vient de

dévoiler les finalistes du Prix Hautvoix. Doté d'une bourse de 2 000 \$, le prix couronne chaque année une oeuvre littéraire de langue française écrite par un écrivain québécois ou publiée par un éditeur d'ici. Le jury est formé de trois membres du comité d'honneur international de la Rencontre. Le Prix Hautvoix sera attribué pour la première fois le samedi 4 mai prochain à la Rencontre des écrivains.

Les finalistes sont Denise Desautels (Leçons de Venise, Noroit), Lise Harou (Parcours piégés, VLB), Louis Lefebvre (Le Collier d'Hurricane, Quinze), Christian Mistral (Vautour, XYZ), Francine Noël (Babel, prise deux ou Nous avons tous découvert l'Amérique, VLB) et Gérard Tougas (La Mauvaise foi, Québec/Amérique).

Robert Giroux

L'ASSOCIATION des auteurs des Cantons de l'Est proclame Robert Giroux auteur du mois d'avril. Directeur des éditions Triptyque et de la revue Moebius, Giroux a publié de nombreux ouvrages depuis 1978. Il vient de faire paraître un essai : Parcours, de l'imprimé à l'oralité, qui regroupe des textes de critique littéraire et portant sur la culture populaire, notamment la chanson. Poète, il a publié trois recueils chez Triptyque dont le plus récent est paru en 1987 : Du fond redouté. Robert Giroux est professeur de lettres à l'Université de Sherbrooke. L'écrivain à l'honneur ce mois-ci tiendra une séance de signatures à la Librairie GGC, 65, Belvédère sud, à Sherbrooke, le dimanche 7 avril à 14 h.

À vos loupes...

LA LIBRAIRIE Le Fureteur, sise au 615, rue Victoria à Saint-Lambert, propose jusqu'au 14 avril le concours « Détectives... à vos loupes ». Il y a sept énigmes à résoudre et une collection de romans policiers à découvrir par les mordus du polar.

Rendez-vous

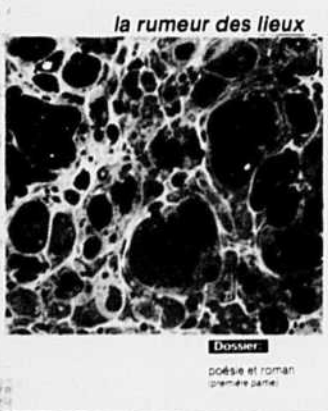
À QUÉBEC, le mardi 2 avril, de 17 h 30 à 19 h, au Pub Saint-Alexandre, 1087, rue Saint-Jean, dans le cadre des causeries littéraires de la Librairie Pantoute, l'écrivain Noël Audet, auteur de l'essai Écrire de la fiction au Québec, rencontre ses lecteurs de la Vieille Capitale.

À Montréal, le mercredi 3 avril au bar Au Plaisir (4467 A, rue Saint-Denis), la Place aux poètes reçoit Nicole Brossard, qui vient de publier en collaboration avec Lisette Girouard une Anthologie de la poésie des femmes au Québec (Remue-Ménage).

estuaire

estuaire

la rumeur des lieux



Des poèmes de: CLAUDE BEAUSOLEIL, NICOLE BROSSARD, PAUL CHAMBERLAND, JEAN-PAUL DAoust, CAROLÉ DAVID, DENISE DESAUTELS, LOUISE DUPRÉ, BERNARD POZIER, JEAN ROYER, ELISE TURCOTTE, ANDRÉ ROY.

Abonnement pour quatre (4) numéros Abonnement étudiant/écrivain 18 \$ Abonnement régulier 20 \$ Abonnement pour institutions 30 \$ Abonnement à l'étranger 35 \$ Abonnement régulier pour 2 ans (prix spécial pour huit (8) numéros, au Canada seulement) 35 \$ Abonnement régulier pour trois ans (prix spécial pour douze (12) numéros, au Canada seulement) 50 \$ On peut aussi se procurer la plupart des cinquante (50) premiers numéros d'estuaire 5 \$

Nom: Adresse: Code: Veuillez m'abonner à partir du numéro:

estuaire: C.P. 337, succ. Outremont, Montréal H2V 4N1

Sollers

NON CURO, c'est-à-dire : « Je n'ai pas été, j'ai été, je ne suis pas, je ne m'en soucie pas ». Petite leçon de modestie. On apprend, également, que dans l'Entreprise générale qui possède tout, la « disparition » des individus est réglée, qu'il y a plein d'images mais peu de corps, que le sens (d'une phrase, d'un tableau) ne vaut rien en soi et est remplacé par la valeur cotée en bourse, que l'art a toujours été hors la loi, que les artistes sont le critère absolu, que la vie doit être une oeuvre d'art permanente, que le parasitage règne, qu'il n'y a plus de pensée, mais pullulement de signaux en tous sens, que les artistes dirigent leurs rêves, que Watteau, comme Pierre Froissard, le narrateur de l'« histoire », est un chroniqueur de son temps, comme Sollers, « qu'en somme il ne se passe plus rien (ou sans cesse quelque chose, ce qui revient au même) », que, comme l'ont montré Laclot et Proust, on fait l'amour pour faire une méchanceté à quelqu'un, que la restauration des oeuvres d'art est peut-être une trahison, que la substitution des faux tableaux aux vrais entraîne un tourbillon où on ne reconnaît plus le vrai du faux, le vrai-faux ou le faux-vrai, qu'il s'agit, dans la Fête à Venise, « de rêveries littéraires et philosophiques (et, si nous lisons bien, de cocaïne) », que « le roman est un passage entre la vie et la vie, une passerelle tendue d'un moment à un autre, d'un lieu de moment à un autre lieu de moment », que la narration est écart, saut, déclivité dans la chute et l'épanouissement des corps, que le nouvel analogisme est institué sur fond de technique et de domestication de la Science qui s'appuie sur la perte que la mémoire, la morbidité obligatoire, la toute-puissance de l'image en direct, la surinformation pour rien, la destruction ou la manipulation des sources, le vol ou l'interprétation aplatie et unilatérale des documents et des oeuvres d'art, que...

On le constate, l'obsession de Sollers est bien celle-là, qui transparaît tout au long du « roman » : « sauver, conserver, stocker, en attendant des jours meilleurs ».

Dans ce délire qui est à lire, Sollers s'entoure d'une pléiade d'artistes selon son humeur : Watteau, Stendhal, Van Gogh, Artaud, Spinoza, Warhol, Cézanne, Monet, Picasso. Et il cite abondamment, comme peut-être on n'a jamais vu auparavant dans un roman. Ce bouillon de culture est assaisonné d'une bonne pincée d'humour. Car Sollers ne se fera pas prendre à son propre jeu, le sérieux ne lui sied pas, lui, le roi de la métamorphose, l'enfant terrible des lettres françaises.

Un constat, à la toute fin, termine le tout de façon pessimiste, à moins que ce ne soit de façon ironique : « Et pourtant, c'est ainsi : tout peut être écrit, mais il n'y a personne pour le lire ». C'est un appel qui nous est lancé. À nous maintenant d'entrer dans l'aventure de lire ce texte insaisissable.

lers est bien celle-là, qui transparaît tout au long du « roman » : « sauver, conserver, stocker, en attendant des jours meilleurs ».

Dans ce délire qui est à lire, Sollers s'entoure d'une pléiade d'artistes selon son humeur : Watteau, Stendhal, Van Gogh, Artaud, Spinoza, Warhol, Cézanne, Monet, Picasso. Et il cite abondamment, comme peut-être on n'a jamais vu auparavant dans un roman. Ce bouillon de culture est assaisonné d'une bonne pincée d'humour. Car Sollers ne se fera pas prendre à son propre jeu, le sérieux ne lui sied pas, lui, le roi de la métamorphose, l'enfant terrible des lettres françaises.

Un constat, à la toute fin, termine le tout de façon pessimiste, à moins que ce ne soit de façon ironique : « Et pourtant, c'est ainsi : tout peut être écrit, mais il n'y a personne pour le lire ». C'est un appel qui nous est lancé. À nous maintenant d'entrer dans l'aventure de lire ce texte insaisissable.

Blais

en ce qu'ils traitent au plus près des causes du désenchantement contemporain et de la décomposition sociale actuelle, surtout parmi les plus vulnérables de la génération qui suit celle du baby boom. Au vrai, ce sont des livres visionnaires, d'une beauté rude et classique, qui classent Marie-Claire Blais parmi les grands écrivains de ce temps.

Pour un, Marie-Claire Blais a choisi l'homosexualité comme test car elle sait très bien que le comportement sexuel majoritaire intolérant et l'oppression sociale ont des racines communes. Pour elle, l'homosexualité est une tentative, quasi morale, de redéfinir de nouvelles relations amoureuses dans un monde qui ne serait plus dominé par la violence et la séduction totalitaire. L'homosexualité est une voie médiane vers un monde social androgyne, donc plus équilibré. Outre qu'il y a dans l'homosexualité, féminine ou masculine, une manière d'austérité, d'as-

cétisme, « un ordre militaire et janténiste... loin de la confusion contemporaine » écrit Marie-Claire Blais, qu'elle retrouve, par exemple, chez Jeanne d'Arc ou chez Lawrence d'Arabie. Il y a souvent dans les romans de Marie-Claire Blais un peintre qui est comme le dédicataire de l'oeuvre. Dans Visions d'Anna, ce sera Boudin qui représentera la moiteur à jamais perdue de la vie utérine. Dans Pierre, ce sera Gauguin et la vie sauvage. Pour l'homosexualité, c'est le sévère van Eyck.

Le Loup (1972) et Les Nuits de l'Underground (1978) forment, justement, un diptyque homosexuel. Le premier roman est consacré aux hommes, le second aux femmes. Il est curieux de constater que le ton du premier, presque mondain et d'une musicalité extrême, est plus tendre que le second comme si Marie-Claire Blais avait une amitié particulière pour ses héros qu'elle trouve, somme toute, plus vulnérables que ses héroïnes. Ces deux livres sont des éducatrices sentimentales. Pourquoi aime-t-on ? Qui aime-t-on ? Comment aime-t-on ? L'écrivain y raconte des aventures lourdes de désirs et marquées au fer rouge de la passion et, surtout, de la passion pour la solitude.

Elle y décrit des êtres et des lieux étranges et frivoles. On y parle de « la friabilité de l'être » et de l'impermanence de l'amour sur un fond de mélancolie lunaire et de culpabilité car les humains ont besoin, selon la belle expression de Marie-Claire Blais, d'« une perpétuelle abolition ».

Esthétiquement, un des intérêts constants de Marie-Claire Blais est la beauté insolite « qui défie les lois de la raison et sidère notre curiosité ». C'est pour ça que ses personnages donnent toujours l'impression de vivre dans un autre monde auquel le commun n'a pas accès. La beauté, ce n'est pas seulement le poids d'un corps ou les traits d'un visage. Il arrive parfois que ce soit une relation. Les liens étranges qui unissent, à l'occasion, un être jeune et un être vieux ont fourni à Marie-Claire Blais

un autre de ses grands thèmes. Elle le développe avec brio dans ces deux livres.

Ce que Marie-Claire Blais voit dans la vieillesse, ce ne sont pas les flétrissures ni les rides mais les marques et les offenses que la vie laisse sur la peau des gens sensibles. Il y a entre vieux et jeunes une pédagogie, certes, mais c'est surtout l'exercice de la compassion du plus jeune envers le plus vieux qui compte pour la romancière.

La compassion est le thème central de toute l'oeuvre de Marie-Claire Blais. On peut même dire que Visions d'Anna et Pierre, les plus achevés et les plus terribles romans de Marie-Claire Blais, sont essentiellement des livres de pure compassion. C'est pourquoi Marie-Claire Blais les a placés sous le signe de Dostoïevski et, surtout, d'Aliocha Karamazov qui représente non seulement tous les humiliés de la terre mais aussi tous les sans-nom et tous les vagabonds, c'est-à-dire l'humanité entière puisque la vie, de toutes façons, n'est qu'un passage.

Ce sont aussi les livres les plus américains de Marie-Claire Blais. On y retrouve le paroxysme des grands espaces et la surenchère dans l'expérience directe, typique de ce continent.

Visions d'Anna est un livre sur le vagabondage. Les héros sont des jeunes filles de bonne famille et artistes, une femme battue qui se sauve avec ses enfants, un jeune prostitué noir américain, un écrivain. Ils se promènent de par un monde auquel ils ne peuvent pas souscrire ou qui ne veut plus d'eux, sans autre but que leur propre souffrance, comme des pèlerins. Pierre est l'histoire d'un beau jeune homme qui décide de se raser la tête, d'acheter une moto et de devenir Hell's Angel car, pour lui, la seule façon de survivre sur une planète désormais sans pitié est de répondre à la violence officielle par la violence délinquante. Il vit, dans le désespoir, une sombre et luxuriante sexualité qui s'incarne dans Stone, une jeune femme exploitée et battue par son vieil amant mais qui devient

dra inexorablement l'Eve future tatouée, une déesse dévoreuse et terrifiante, la Kali des temps violents.

Ces Aliocha des temps modernes ne sont pas des êtres fictifs. Filles ou garçons, ils existent vraiment même si on préfère les ignorer. Marie-Claire Blais, qui est un écrivain réaliste, les voit très bien ici même dans la rue ou, quand elle voyage un peu, sur les plages chaudes du monde où ils réchauffent leurs jeunes os. Ils n'ont plus rien et ils ne demandent plus rien. On ne leur donne plus rien. Légers et silencieux, ils cherchent leur nourriture « dans les déchets du monde ». Et flottant là-dessus, les nuages blancs et immémoriaux de la drogue, l'héroïne surtout. Ce sont les enfants perdus des années 80 dont les parents, pourtant, sont des professionnels cossus et intelligents, de braves gens qui croient à l'écologie, à l'éthique et à l'esthétique, à l'humanisme, enfin à toutes sortes de belles choses. Ces enfants perdus sont la plaie cachée de la nouvelle bourgeoisie.

Le constat social de Marie-Claire Blais est terrible, si ce n'est qu'il est aussitôt sauvé, quant à lui, grâce à sa beauté plastique. L'utopie des années 70, comme la grande utopie communiste américaine de l'entre-deux guerres, n'a mené à rien. Le monde, plus que jamais, est entre les mains des puissants. Les faibles et les démunis passeront à la casserole. « Le grand Cerveau exultait... Il était le dieu de la force et sous sa voix corrompue on chantait, tuait », écrit Marie-Claire Blais.

Au vrai, c'est tout cela que Pierre pense du monde. C'est tout cela que sont les « visions d'Anna » quand elle regarde le mur rose de sa chambre à coucher, après qu'elle ait troqué délibérément l'amour et le bonheur contre « le chemin de sa froide conscience ». La « froide conscience » est-elle la réponse absolue ? Rien n'est moins sûr car, selon Marie-Claire Blais, « l'important ce n'est pas de plaire, c'est d'aimer », ce qui laisse flotter un ultime et timide espoir sur ce monde de fer.

le plaisir des Livres QUÉBEC DANS LA LITTÉRATURE (Salon du Livre de Québec) PARUTION LE 20 AVRIL DANS LE DEVOIR La ville de Québec dans le roman Les poètes de Québec Québec, ville littéraire Portrait des écrivains de Québec Réservation publicitaire: 842-9645 Date de tombée: 11 avril

Patrick Straram et Denis Vanier

Réminiscences de l'underground d'autrefois



Jean BASILE
Lettres
▲ québécoises

CETTE SEMAINE, je fais un petit tour du côté de la nostalgie underground avec deux écrivains typiques des années 70, Patrick Straram et Denis Vanier.

PATRICK STRARAM fait partie des personnages pathétiques qui ont hanté (et hantent encore) le milieu culturel montréalais. Il adorait le cinéma, le jazz, l'alcool, le marxisme et les femmes. Il tient sa sensibilité des années 50, dans la France de Boris Vian, de Sartre et des Cahiers du cinéma. Il aurait pu faire une carrière plus importante car le milieu lui a donné beaucoup de tribunes et beaucoup de chances.

Son style, très particulier, ses manies de la citation et des inventaires, outre qu'il était souvent trop saoul, ne lui ont pas permis de capitaliser sur une culture qui pour être très particulière n'en était pas moins immense. Ce qu'on lui donnait, il le perdait. C'était un caractère difficile et entier. Il savait être fourbe et intolérant en même temps. Ce dédain des choses matérielles, associées à son incapacité à être commun, l'ont conduit à une grande misère.

Il a fait partie de ceux qui ont formé Réjean Ducharme et c'est sans doute de Patrick Straram, très cultivé et grand amateur d'art, que ce dernier tient une partie de sa culture livresque. Au physique, Patrick Straram n'était pas grand. Il était maigre. Son visage assez typique, avec un beau nez aquilin, lui avait permis de se prendre pour un Indien honorifique. C'est pour quoi il s'était baptisé lui-même Bison ravi et qu'il avait baptisé ses amis de

pareils totems. Nous eûmes ainsi des Lynx inquiets, des Louves ironiques et je ne sais plus quelle lionne. Un des titres de gloire de Patrick Straram était de s'être fait traiter de « bison enulé » par William Burroughs, lors d'un colloque sur la contre-culture à Montréal.

Patrick Straram a beaucoup écrit mais son oeuvre littéraire est a peu près inexistant sur le marché parce que, comme écrivain, Straram ne s'est jamais beaucoup vendu. On vient de republier en livre de poche *La Faim de l'énigme*, un roman, le seul qu'il ait écrit dans sa vie. Ce livre, tout à fait traditionnel de facture, est d'ailleurs atypique de son oeuvre. Plus qu'un roman, c'est une fantaisie littéraire qui n'est pas sans rappeler l'univers de Gracq ou de Buzzati.

L'action se passe dans un lieu indéterminé mais où il y a du soleil et la mer que Patrick Straram voit toujours comme une femme fraîche et enveloppante. Arrivent des hommes de pouvoir, des « maîtres » mais on ne sait pas trop lesquels. Finies la paix rurale et les rêveries sur le « pot ». Les habitants de ce village enseveli sont invités à jouer à un jeu. Il s'agit de trouver l'énigme contenu dans un livre intitulé *Le Livre des onze ponts sur les onze lacs*. Si on joue, le risque est énorme car les erreurs ont des conséquences inattendues : on passe sous une scie circulaire qui vous coupe en morceaux. On devine qu'il s'agit d'une métaphore. Qui ne risque rien n'a rien ou bien, la vie vaut-elle la peine d'être vécu sans qu'on se pose les grandes questions sur l'éternité, sur la sagesse, etc. La vie doit-elle être un grand jeu ?

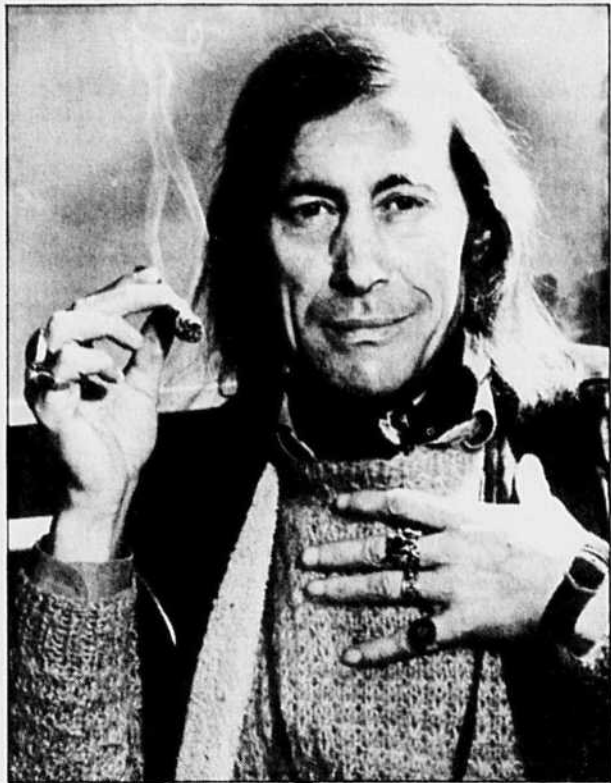
C'est surtout une occasion pour Patrick Straram de parler des idées auxquelles il tient : le droit au rêve, la musique, les copains et surtout « l'amour-camaraderie » des femmes. On le reconnaît peut-être sous les traits de Leiris, « un



Denis Vanier

vagabond louche » qui fréquente la Taverne du Bison où le rhum est épais comme de la mélasse.

DENIS VANIER, outre qu'il est le merveilleux poète qu'on sait, a de nombreux souvenirs dont on ne sait jamais très bien s'ils sont réels ou inventés. C'est ainsi qu'il aurait été gérant de la librairie d'Ed. Sanders à New York « ce qui est loin de Renaud-Bray », précise-t-il. À propos d'Ed Sanders, il écrit : « Dans sa mégalomanie de l'objet pur, Sanders me faisait penser à Patrick Straram le Bison ravi, assassiné par la pauvreté physique et la rigueur intellectuelle... ». Il y a aussi beaucoup de traits communs entre Denis Vanier et Patrick Straram.



Patrick Straram

Leur vie est expérimentale et pas facile mais le premier écrit mieux que le second.

En fait, Denis Vanier peut être un stylistique exceptionnel. Sous la houlette de Rémi Ferland — un jeune universitaire québécois qui réussit à s'intéresser conjointement à l'oeuvre de Denis Vanier et aux *Relations des jésuites* — Denis Vanier a donc fouillé sa mémoire. Ça a donné un petit livre composite, *Hôtel Putama*. Il s'agit d'une suite de textes, plutôt courts, dont certains sont en prose-prose et d'autres en vers-prose ou le contraire. Le sexe, qui régit la vie, est roi. Pour illustrer ces textes, on a donc choisi des dessins de femme nues de Louise

Néron. Cette omniprésence féminine fait pendant, semble-t-il, à la fascination qu'exerça sur Vanier un graffiti rose phosphorescent du *Gay Liberation Front*, encore dans la librairie d'Ed Sanders : *Spit and Push*.

D'ailleurs, la mémoire de Denis Vanier est très elliptique. Elle est même l'antithèse de celle de Proust et de sa madeleine. Ce n'est donc pas dans un *continuum* régressif qu'il faut la chercher mais dans des mots ou des formules très simples qui se projettent dans le temps comme autant de missiles *Patriot*. C'est ainsi qu'il y a un « divan du désespoir » toujours chez Ed Sanders. Ou bien,

« Ken Weave, le drummer des *Fugs* passait sa nuit à faire peur aux rats en leur hurlant la chanson de Steve Weber, *If you want to be a bird* ». Ou bien encore, voilà qu'on découvre une jeune fille en train de sucer un dentier. Tout cela sous des flocons de cocaïne et des perles d'amphétamine. Parle-t-on d'un voyage vers le néant ? Certainement mais, dit le poète, « comme lorsque l'on embarque les morts dans de petites chaloupes et qu'on les tire incendiées vers le grand fleuve sacré des Indiens d'ici ».

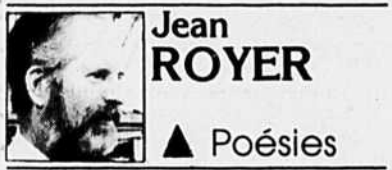
Il faut comprendre que le jeune poète voulait échapper à Longueuil et au restaurant *Rouspét pas du boulevard Taschereau*. À 15 ans, Denis Vanier voulait être cosmopolite, insensé et beau. Le New York de l'underground lui semblait une Mecque. Quant à Montréal, Denis Vanier la décrit de cette façon : « Quand Frank Zappa est venu il n'a jamais su où il était ». C'était l'époque où il écrivait ses premiers livres, dans les années 60. Puis Denis Vanier saute 25 ans pour évoquer une hémorragie cérébrale qui l'a frappé dernièrement avec cette constatation étrange : « Contrairement aux prédictions de Lucien Francoeur, je ne suis pas mort au fond d'une taverne mais dans un Proviso ».

Ce petit livre est à verser au dossier d'un des écrivains les plus justes qu'on ait ici.

La Faim de l'énigme, Patrick Straram, roman, 240 pages, éditions VLM, Montréal 1991.

Hôtel Putama, Denis Vanier, textes divers, avec une préface de Rémi Ferland, une postface de Lucien Francoeur et des illustrations de Louise Néron, éditions de la Huit, Québec 1991. Il est possible que ce livre ne se trouve pas facilement en librairie, voici l'adresse de l'éditeur : 192 Fraser, app. 6, Québec.

Autour du prix Nelligan



Jean ROYER
Poésies
▲

LA POÉSIE québécoise se renouvelle assez pour que le public ne la reconnaisse pas, d'une décennie à l'autre. La récente Nuit de la poésie de l'UQAM a dérouter le public qui n'a pas lu la poésie qui s'est écrite depuis 1970 et 1980.

Les finalistes du prix Nelligan, obligatoirement âgés de 35 ans ou moins, représentent bien diverses tendances de la poésie actuelle. Ces poètes récitent une parole où le privé est poétique. Ils cherchent leur voix dans un lyrisme autobiographique, inquiet d'une fin de monde. Ils arpentent les lieux du silence et de l'absence. Ils tentent de réconcilier l'individu avec ce monde que les sociétés ont rendu presque inhabitable. Ils cherchent les chemins de l'avenir en récupérant leur mémoire personnelle.

En fait, ces nouveaux poètes, plus narratifs que lapidaires, renouent avec la révolte et la ferveur qui

animent la poésie de leurs aînés des dernières décennies — Anne Hébert, Paul-Marie Lapointe, Roland Giguère, Nicole Brossard — mais sur un autre ton, plus intime que social, avec un lyrisme qui a troqué les associations du surréalisme pour un regard tranchant du quotidien.

Sauf Hélène Monette, dont les *Lettres insolites* (Écrits des Forges) composent une apostrophe envers un système social décadent et dont nous avons déjà parlé dans cette chronique, les autres finalistes du prix Nelligan écrivent une poésie de l'intime.

« Sans cesse notre voix nous échappe et avec elle, ce que l'on est et ce que l'on fait. Parmi les couloirs interminables qu'emprunte l'écriture, trouverai-je votre présence ? » Cette proposition est celle d'Hélène Dorion dans *Un visage appuyé contre le monde* (Le Noroît). Ce titre rappelle un poème de Jean-Aubert Loranger, que Louise Dupré avait aussi eu en mémoire.

La poésie actuelle reprend les interrogations ontologiques des aînés (Loranger et Saint-Denis-Garneau). Elle cherche à remonter



aux sources de sa voix, sur les chemins de la prose autant que du vers. Les poèmes de Hélène Dorion s'installent avec l'économie d'un certain silence entre la mort finale et le quotidien durable. Voilà une méditation magnifique sur le sens du présent. Les chemins d'Hélène

Dorion, vous les reconnaissez encore dans cette rétrospective publiée en France (Le Dé bleu) sous le titre : *La Vie, ses fragiles passages*.

C'est cette voix proche de la vie qu'évoque *Chemins de sel*, le recueil qui a mérité le prix Nelligan 1990 à Claude Paré. Ici, le ton est celui de l'autobiographie. La démarche remonte une généalogie. La quête veut réinventer une voix maternelle. Le poème de prose veut former le nouveau lien entre le passé et l'avenir, entre l'enfant qui naît et la mémoire qui occupera sa voix. La triade père-enfant-mère est au centre de cette poésie et succède au couple amoureux qui personnifiait l'amour dans la poésie des années 1980, ainsi qu'aux utopies du lesbianisme et de l'homosexualité qui ont défini une grande partie de la poésie de la fin des années 1970.

La poésie des années 1990, elle s'annonce surtout dans les recueils de Louise Warren et Serge Patrice Thibodeau, dont les méditations ne concernent pas un monde clos ou familial mais, au contraire, conversent avec tous les paysages, reliant ceux de la mémoire

personnelle à ceux d'une terre mémorable.

Avec *Notes et Paysages*, Louise Warren donne un de ses plus beaux recueils, à lire à voix basse plus que sur une scène. Ce petit livre, comme un journal intime, veut réunir toute une vie dans ses sensations, ses sentiments et ses élans amoureux ou douloureux. En même temps, les mots restent toujours au bord du silence comme d'une catastrophe imminente, suspendus sur la page entre le poète et son lecteur. La poésie de Warren est essentiellement, comme celle de Dorion, une poésie du désir d'être présente à soi et au monde. Cette poésie s'impose comme la passion d'exister femme à part entière. C'est pourquoi elle semble contenir tous les mystères du féminin en relation avec le « désordre » de la vie.

La poésie de Serge Patrice Thibodeau, de son côté, pose la question métaphysique — aboutissement de toute poésie — en passant par l'émeute et l'effroi, par la lumière et l'émiettement, par Jérusalem et le Moyen-Orient, par Varsovie, Vienne, Prague, Budapest et Montréal, par Baudelaire, Kafka et François Charron, par les fleuves

de la mémoire et du voyage vers l'inconnu, par la contemplation spirituelle et le contact érotique, pour en arriver à « l'ambiguïté troublante des rapports entre le corps et l'esprit », comme nous le confie le poète en préface de son magnifique recueil *La Septième Chute* (Éditions d'Acadie).

Cette poésie de Thibodeau est le contraire du folklore acadien. Elle ne remonte pas aux sources de la défaite mais voyage dans les espaces où s'est faite notre civilisation. Thibodeau rêve d'une liberté de nomade (le contraire d'une déportation) et d'un Orient où s'approprie l'éphémère (le contraire de la culture américaine). On retient de ce livre de Thibodeau l'idée que le poème se doit de rester l'incarnation d'un être et d'un monde à redécouvrir. Thibodeau écrit, par exemple : « le poème est libre/ au toucher : doux/ charnel, beau comme/ le visage d'un homme/ qui prie ».

La poésie actuelle réaffirme la présence de l'individu à soi et au monde. Ainsi retrouve-t-elle son grand projet d'un monde habitable. Ce qui était bien aussi le grand rêve de Nelligan.

AIDER!

La Relation d'aide s'adresse à ceux et celles qui côtoient des adolescents et des adolescentes en difficulté.

LA RELATION D'AIDE
par Jocelyne Forget
170 p. 18,95\$

LOGIQUES
EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

Tél.: (514) 933-2225 FAX: (514) 933-2182

PUM sociologie et démographie

LA POPULATION DU QUÉBEC D'HIER À DEMAIN
sous la direction de JACQUES HENRIPIN et YVES MARTIN

14 AUTEURS, EN 18 CHAPITRES, FONT LE TOUR DE LA QUESTION

- le poids du vieillissement
- les causes de la sous-fécondité
- la santé des québécois
- les transformations familiales
- le racisme et l'immigration
- vingt ans de révolution contraceptive
- la diversité ethnique et linguistique
- Le Québec d'ici l'an 2050

168 pages (14x20,5 cm) 16\$ - Parution : mai 1991

JACQUES HENRIPIN

LES PRESSES DE L'UNIVERSITÉ DE MONTRÉAL
Diffusion : gaëtan morin éditeur Tél.: (514) 449-2369 - Téléc.: (514) 449-1096

GUÉRIN
littérature

MICHEL LEMIEUX

L'AFFREUSE TÉLÉVISION

Vous êtes probablement une victime de la télévision.

Un seul remède:
achetez l'ouvrage de Michel Lemieux au plus tôt!

Le plaisir des Livres

Krazy Kat

Le chien qui aime le chat qui aime la souris...

BANDES DESSINÉES

THE COMPLETE COLOR KRAZY KAT

volume 1
George Harriman
éditions Kitchen Sink Press.

Pierre Lefebvre

KRAZY KAT, de George Harriman, est l'une des réalisations les plus étonnantes de l'histoire de la bande dessinée. Il s'agit d'une des rares oeuvres, au sens plein du terme, que ce médium nous ait donné. Pour ceux d'entre vous qui ne connaissent pas ce classique de la BD américaine, disons qu'Harriman occupe en BD la place de Chaplin au cinéma.

Il est parfois inquiétant de penser que *Krazy Kat* a vu le jour en 1913. Cette bande a atteint un tel degré de maturité, autant en ce qui a trait à la forme qu'au propos, qu'elle hisse d'emblée la BD au rang de discipline artistique, alors qu'aujourd'hui encore, 80 % de ce qui se fait reste au niveau du divertissement populaire. Comme si le médium lui-même refusait cette extraordinaire démonstration de ses capacités, se perpétuant ainsi à un niveau trop souvent infantile.

Les éditions Kitchen Sink ont publié dernièrement le premier volume de l'édition complète des planches couleurs que dessina Harriman, dans le cadre de cette série, de 1935 à 1944 (ce volume contenant les années 35-36). Il s'agit là d'un événement important, car jusqu'à ce jour, autant en version originale anglaise qu'en

français, n'étaient disponibles en albums que les « strips » quotidiens et les pages dominicales d'avant 35, qui étaient tous en noir et blanc. Or l'avènement de la couleur dans l'oeuvre d'Harriman ne consista pas en une simple version couleur de son travail noir et blanc, mais ce fut un nouveau souffle, une nouvelle direction pour cet artiste de génie.

Krazy Kat est une oeuvre à part, dans la bande dessinée. C'est, d'abord, l'une des rares oeuvres qui puissent être qualifiée de poétique, mais il s'agit de plus que cela. En effet, la plupart des bandes dites « poétiques », le sont par les thèmes abordés, la prédominance d'une atmosphère onirique, d'univers parallèles à forte connotation symbolique etc. À cet égard, *Little Nemo* de Winsor McCay est un exemple parfait. Relatant, dans un dessin inspiré de l'art déco, les rêves d'un petit garçon, cette bande est sans nul doute la référence, en BD, pour tout ce qui a trait à l'onirisme. Mais malgré cela, le rêve, chez McCay, demeure toujours distinct de la réalité, de l'état de veille, et malgré la logique perverse de ses rêves, ceux-ci demeurent toujours des narrations, suivant ainsi la pente naturelle de la bande dessinée, qui semble condamnée au récit.

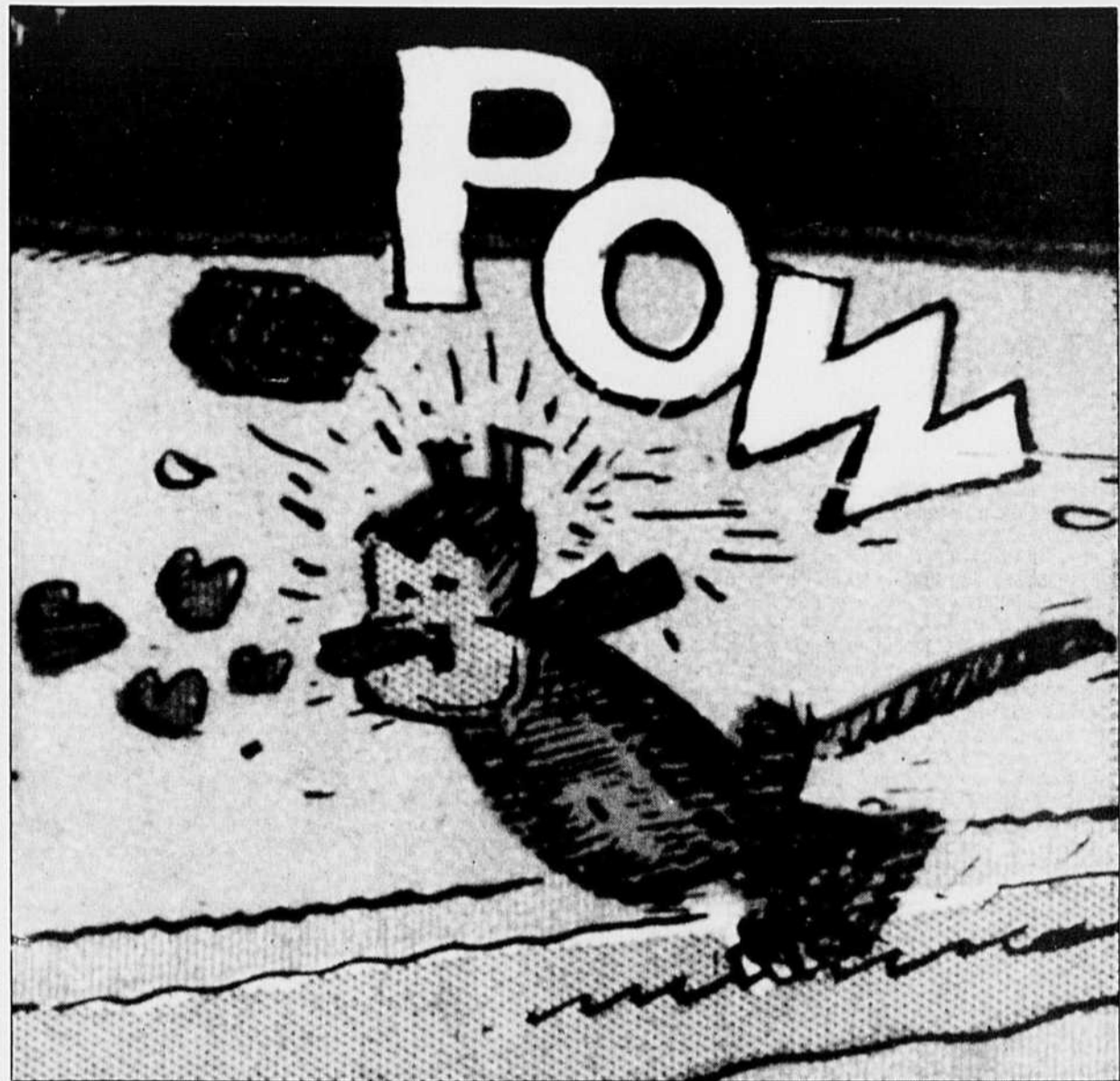
Voilà où Harriman innove, et grandement. Car, sans être inexistant, la trame narrative de *Krazy Kat* en est réduite à sa plus simple expression. Ni récit d'aventure, ni histoire humoristique à chute, *Krazy Kat* est en fait une variation sur un thème (variation qui dura près de 30 ans) faisant de cette série ce qu'on serait en droit d'appeler, malgré la bizarrerie de la chose, de la poésie en bande dessinée.

Tout *Krazy Kat* repose sur ces deux constantes : d'une part, une chaîne amoureuse à sens unique, où

un chien est amoureux d'un chat qui n'a d'amour que pour une souris qui ne semble en avoir pour personne. D'autre part, une dynamique aux allures de « slapstick » où la souris ne poursuit qu'un seul but, à savoir lancer des briques à la tête du chat (qui considère ces actes d'agressions comme autant de preuves d'amour), tandis que le chien, officier de police de son état, fait tout ce qui est en son pouvoir pour empêcher ces crimes d'être commis, le tout prenant place dans un lieu désertique nommé *Coconino County*.

Très vite, l'intérêt de cette trame, en elle-même, s'étiolle. Il n'y a guère de suspense à savoir si *Ignatz Mousse* lancera ou non une brique à *Krazy Kat* avant de se faire intercepter par *Offissa Puppy*. L'inventivité de la bande ne se situe pas plus dans la multitude des ruses réciproques du chien et de la souris pour arriver à leurs fins respectives. Non, il s'agit de l'atmosphère même de la bande, de cette imbrication entre rêve, délire et réalité qui la constitue, le rêve n'étant jamais donné comme rêve, pas plus que la réalité n'est donnée comme la réalité, faisant de *Coconino County* un lieu étrange, où résonne fortement l'influence de surréalisme, en pleine gloire à l'époque.

À cet égard, les scènes désertiques de Harriman, particulièrement pour cette période de 1935-36, ne sont pas sans rappeler les déserts de Dali. Mais plus encore, c'est cette impression qu'Harriman « joue » de la bande dessinée comme un musicien joue de son instrument. Que les couleurs changent d'une case à l'autre, que le décor se modifie sans logique diégétique, qu'une case, tout à coup, indépendamment des autres, se retrouve ornée de rideaux, ou de feux de rampe, jamais au grand jamais ces éléments étranges ne nous ap-



Krazy Kat

paraissent telle des incongruités, telles de fausses notes. Oui, George Harriman figure parmi les plus grands auteurs de bande dessinée, mais plus encore, comme l'un des grands artistes de ce siècle; et c'est avec ses « *sunday pages* » en couleurs qu'il a su nous donner la pleine mesure de sa force.

On ne pourrait assez féliciter l'éditeur, Denis Kitchen, non seulement pour cette décision éditoriale, mais

aussi pour la qualité de la présente édition. Les couleurs sont admirablement reproduites, sur un papier de qualité, l'oeuvre de Harriman ayant été ici traitée avec le respect qui lui est dû, ce qui n'est pas le cas, en B.D., de toutes les rééditions de classiques. Pour terminer, je dirai que cet album mérite, non seulement de figurer dans la collection de l'amateur de BD éclairé, mais également chez tout amateur d'art moderne, ou de

littérature du 20e siècle le moins curieux et désireux d'élargir ses horizons.

Les albums des éditions Kitchen Sink n'étant malheureusement pas très faciles à dénicher à Montréal, je vous suggère de vous rendre chez Nébulas, au 1522 Sherbrooke ouest, près de Guy, où elles sont habituellement disponibles.

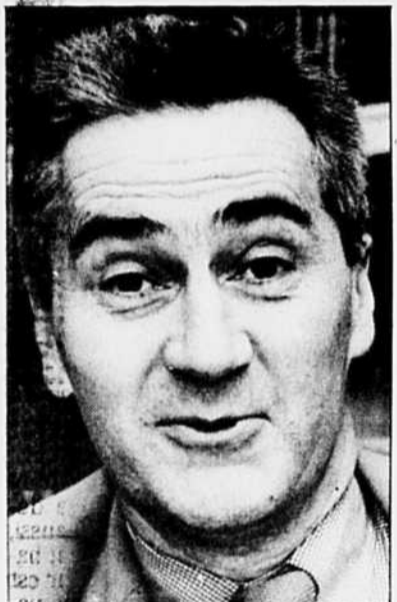


PHOTO JACQUES GRENIER
Thierry Gaudin

Thierry Gaudin : «L'écologie actuelle est passéiste»

Marcel Fournier

LUNETTES ROSES, veston marron, cravate verte, porte-document en toile mauve, Thierry Gaudin n'a rien d'un haut fonctionnaire du ministère de la Recherche et de la Technologie. Directeur du Centre de Prospective et d'Étude, celui-ci cultive l'originalité pour mieux défendre l'imagination et le pouvoir des rêves et, l'oeil moqueur, il manie avec habileté les formules provocatrices.

Il aurait même proposé que l'on installe dans le « trou » des Halles, en plein coeur de Paris, une centrale nucléaire... Il y a aussi chez ce polytechnicien un côté « philosophe ». Mais pas question de se laisser enfermer dans des écoles et des doctrines. Des informations et des chiffres, il

en maîtrise une quantité considérable, il peut vous parler du réchauffement de la planète, de la démographie de l'Inde et de la Chine, des dernières découvertes en biotechnologie.

Tout ne s'arrête cependant pas à la techno-science; il y a aussi la conscience. Et pour bien caractériser sa démarche, Gaudin utilise la comparaison suivante : « Nous sommes au rationalisme ce que le surréalisme est au réalisme ».

De passage à Montréal pour donner quelques conférences et faire la promotion du livre *2100, Récit du prochain siècle* (Paris, Payot, 1990), Thierry Gaudin ne se prend pas pour un gourou et s'il scrute l'avenir, c'est avec les yeux d'un spécialiste de la prospective et non ceux d'un visionnaire. Ce qui ne l'empêche pas d'a-

voir une vision de l'avenir : « Tous les gens se font, dit-il, une idée de l'avenir, ils en ont une vision instinctive. Notre vision, celle de notre groupe de réflexion, est tout simplement plus « travaillée ».

Le livre dont il a dirigé la publication est le fruit du travail d'une véritable équipe de recherche : consultation de plus de 700 chercheurs de toutes les disciplines, organisation de séminaires et de réunions de créativité, équipe de rédaction... « Une vraie petite usine », précise Thierry Gaudin, qui ne cache pas sa fierté. De quoi faire l'envie de tout prospectiviste, par exemple d'un Valaskakis chez vous ! Tout cela permet de valoriser la prospective.

Par l'ensemble des données qu'il réunit, l'ouvrage devient une source précieuse d'informations : augmentation de la population de la planète, évolution de l'espérance de vie, augmentation de la température de la planète, etc. L'on comprend qu'une telle « bible » de la prospective, avec une mise en page soignée et de nombreuses illustrations, soit devenue, dans son genre, un best-seller — plus de 35 000 exemplaires en France — et qu'il soit question de traduction en espagnol et en anglais et même de la réalisation d'une BD. Sont directement interpellés tous ceux qui se préoccupent de l'avenir de la planète et en premier lieu, les écologistes.

Face aux militants écologistes, Thierry Gaudin ne mâche pas ses mots : « L'écologie actuelle est passéiste. On veut mettre la nature dans un musée ». L'important est de ne pas dramatiser : « Oui, l'effet de

serre... mais il y a des conséquences avantageuses. Avec le réchauffement de la planète, une vaste partie du territoire canadien deviendra habitable. Et si le niveau des océans augmente d'un mètre, est-ce catastrophique ? Ceux qui cultivent du riz se mettront à la culture des crevettes ».

Il faut plutôt faire face aux événements avec philosophie, en se disant que les hommes chercheront à éviter le pire. « Peut-on s'auto-détruire ? se demande Gaudin. Certes il y a des processus suicidaires, mais l'espèce humaine ne se laissera pas détruire au plan de sa survie, surtout avec les moyens de conscientisation dont elle dispose. On peut aujourd'hui tout surveiller par satellite; on a le moyen de voir l'ensemble de la planète en temps réel ». L'établissement d'un équilibre entre l'homme et son environnement est aujourd'hui possible.

Une telle philosophie ne conduit pas à l'inaction. Au contraire. Thierry Gaudin pense à divers moyens (recyclage des déchets); il suggère aussi une réforme de la fiscalité : « La fiscalité est aujourd'hui féodale; elle est non-rationnelle. L'on va comme auparavant chercher l'argent où l'on peut, par exemple en imposant les bénéficiaires. Il faudrait plutôt taxer les inconvénients qu'entraîne le système : la pollution, etc. On le fait déjà avec la cigarette, mais c'est trop peu ». Et loin de désespérer, Gaudin se fait optimiste, croyant que les villes deviendront des jardins. Il est, selon lui, évident que « si les citoyens de Montréal

avaient le choix d'affecter eux-mêmes une partie du budget de la ville à l'un ou l'autre des services, il y aurait plus de jardins, plus de verdure dans la ville ».

Thierry Gaudin est un homme visiblement heureux. Mathématicien brillant, il aurait pu poursuivre une carrière dans la recherche et l'enseignement; il aurait pu, comme les ingénieurs des mines de sa génération, devenir industriel. Il a préféré se tourner du côté des politiques d'innovation et de la prospective. Sa motivation est la suivante : « Je voulais utiliser mes capacités au service de mes contemporains. Le monde d'aujourd'hui n'est pas heureux. Ma situation personnelle est confortable. Mais quoi en faire ? Ni les partis ni les églises ne m'ont donné de réponse satisfaisante. Quant à la recherche, elle demeure un univers restreint, souvent trop loin des hommes ».

L'un de ses projets est de mettre sur pied une Fondation 2100 dont l'objectif est de créer un endroit où seront analysés les grands problèmes de la planète : les ressources énergétiques en Inde et en Chine, les cités marines, les « planètes creuses ». Pour ce chercheur, la prospective devient une forme de militantisme : « L'enjeu aujourd'hui est celui de la conscience. Je milite pour l'élargissement de la conscience : il y a, il y aura une conscience de l'espace humaine ».

La publication de *2100, Récit du siècle prochain*, est plus que la publication d'une enquête : c'est une oeuvre d'éducation.

LE PLAISIR des Livres

Le rendez-vous des amoureux du livre

TOUS LES SAMEDIS DANS LE DEVOIR

Pour de plus amples informations sur les tarifs publicitaires et pour les réservations, contactez Jacqueline Avril au: (514) 842-9645

L'atmosphère Berberova

ROQUENVAL

Nina Berberova
Traduit du russe
par Luba Jurgenson.
Actes-Sud, 87 pages.

Marie Laurier

« ATMOSPHERE... atmosphère » chuchotait la suave Arletty dans le film *Hôtel du Nord*, rendant célèbre cette alliteration.

C'est cette évocation qui me vient à l'esprit en lisant les délicieuses nouvelles de Nina Berberova que son éditeur exclusif Hubert Nyssen, d'Actes-Sud, a le bon goût de présenter une à une sous forme de minces plaquettes de moins de 100 pages, d'une présentation raffinée.

L'atmosphère, donc, est omniprésente dans le dernier court roman de Nina Berberova, *Roquenal* ou l'histoire d'un château décrépi dans lequel il ne se passe à peu près rien. Ou plutôt si, beaucoup de petits riens, de minuscules vignettes d'amours dé-

çues, de rêves fracassés, de reminiscences de la splendeur d'un domaine à jamais perdu dans le maëlstrom d'une existence au passé faste, dans une Russie déchirée par la révolution qui a forcé une cohorte d'intellectuels à reprendre ailleurs « la vie à zéro ».

Dans ce domaine français de Roquenal légué à des héritiers fantasques dépourvus de moyens financiers et moraux pour l'entretenir décentement, ce qu'une grand-mère s'évertue à croire possible malgré tout, vont et viennent des jeunes qui s'aiment, se jalouent, se déchirent au rythme de promenades clandestines dans les jardins bordés de tilleuls « si larges qu'il aurait fallu trois paires de bras pour en faire le tour ».

Tout le monde veut croire au bonheur et personne n'est capable d'être heureux dans ce milieu d'émigrants russes qui voudraient se reconstituer en France une patrie. La transposition est pénible, voire impossible.

Cela se passe dans les années 1920. Berberova, née avec ce siècle, est une jeune fille qui a fui une Russie hostile et sous les traits d'un jeune compatriote qui habite Roquenal, elle raconte, elle raconte admirablement bien sa désespérance, son espoir aussi de devenir une grande romancière.

Elle l'est devenue assurément, car elle sculpte et cisèle ses petites his-

BERBEROVA

Roquenal

toires avec son style particulier imprégné d'une atmosphère inoubliable, ce qui rend la lecture de *Roquenal* un véritable enchantement. Ce château, il nous apparaît tel qu'on en voit encore dans la France profonde.

Soyez enfin libéré Cessez de fumer

L le plaisir des
livres



Jocelyne François

Écrire sa vie par intermittence



Lisette
MORIN

▲ Le feuilleton

LE CAHIER VERT

journal 1961-1989
Jocelyne François
Paris, 1990
Mercure de France,
194 pages.
QUAND ils nous livrent leur journal intime, les écrivains connus, ceux que nous lisons depuis des années, jettent une lumière différente sur leur oeuvre romanesque. Ainsi en fut-il autrefois pour André Gide, ainsi en est-il toujours pour Julien Green, ces très célèbres diaristes. Avec *Le Cahier vert*, je dénètrai, tout au contraire, dans le domaine privé d'un auteur qui m'était jusqu'à maintenant inconnu. Jocelyne François, dans la traditionnelle liste « du même auteur », nous révèle qu'elle a publié un nombre fort respectable d'ouvrages : des romans, dont *Joue-nous* « *España* » qui lui valut le Fémina en 1982, et six recueils de poèmes. Je devrais donc avouer quelque culpabilité de mon ignorance à son égard si la lecture de son journal, des années 1961 à 1989, ne venait compenser, et largement, ce vide.

Car, née en 1933, donc largement quinquagénaire, cette femme écrivain, on l'apprend au fil des pages de ce journal qu'elle qualifie elle-même d'intermittent, fut mariée, est mère de trois enfants, mais au moment où commence le journal, c'est-à-dire il y a presque 30 ans, vit un grand amour avec une autre femme. Cette Claire est omniprésente dans un livre qui nous en apprend davantage sur cette artiste peintre que sur l'inspiration et le mode de travail de l'auteur. Sinon qu'elle écrit dans la lenteur. « Rien ne m'aura été donné, tout aura été conquis, avoue-t-elle, vers la fin du *Cahier vert*, dans une lutte patiente, une attente reconduite. C'est ainsi et je l'accepte, aussi, jamais je ne me serai habituée à rien dans mon parcours d'écrivain. Et le silence aura été ma part. » Il ne faut pas croire, cependant, que le journal de Jocelyne François soit inintéressant. Mais il séduit par ses rapports avec la nature, dans le petit village où elle vécut longtemps avant de revenir à Paris, par les réflexions que lui inspirent les voyages, en particulier en Espagne, et surtout par son souci d'être, après avoir quitté leur père depuis 36 ans, une très bonne mère pour ses enfants. Une très grande amitié, sinon un grand amour, a semble-t-il, illuminé sinon incendié la vie de Jocelyne

François. Il s'agit de sa rencontre avec le poète René Char. Elle relit aussi, avec passion, Pierre Jean Jouve, et se sent inspirée par l'oeuvre et le destin de Christine Lavransdatter, le roman de Sigrid Undset, « nobélisée » en 1928. Bien que tout paraisse la plupart du temps très simple dans la vie à deux que mènent l'auteur et sa compagne, il arrive que l'incompréhension des autres, et celle même de l'un ou l'autre de ses enfants, inquiète douloureusement cette femme sensible et généreuse, telle qu'on apprend à la connaître par son journal : « L'inversion, je ne sais pas ce que cela veut dire, confesse-t-elle, je ne connais que l'amour. (...) L'erreur de la vie sociale a été d'imposer des conduites-types auxquelles nous devons nous conformer et de ne pas considérer comme absolue la voix du dedans. » Il y a vingt ans, en 1971, selon la date de cette note inscrite au journal, l'écrivain observe qu'elle écrit, c'est être relié. C'est agrandir le champ magnétique des préoccupations réelles, c'est prendre mentalement d'autres vies et les porter jusqu'à leurs limites. C'est donc imaginer ? Oui, c'est imaginer la vie en même temps que la vivre. Il est, hélas ! certain que les lectrices des romans et des poèmes de Jocelyne François auront lu ou

liront *Le Cahier vert* autrement que je le lus, m'attachant à ce parcours de vie plus qu'à l'itinéraire de l'écrivain. D'autant que ce fut ma lecture du 8 mars... Et qu'il me semble toujours ému de connaître le parcours difficile d'une femme libérée. Quand Jocelyne François, au dernier automne consigné dans ce journal, plus exactement à la page 187 et à la date du 14 septembre 1989, après avoir revu la mer à Noirmoutier, se rappelle qu'elle avait épousé G., « il y a de cela 36 ans aujourd'hui », et qu'elle ajoute : « Comment ai-je pu être irrationnelle à ce point alors que j'étais si rebelle ? », et qu'elle conclut : « Dix personnes humaines sont nées de cet écart. La vie est étrange », on ne peut qu'acquiescer. Il y a aussi dans *Le Cahier vert* des pages très éclairantes sur le passage du temps, de l'arrivée de la vieillesse et des maladies ou infirmités qui lui sont inhérentes. Bref, un livre de raison et de sagesse, en dépit du motif central — un amour homosexuel — qui n'est sans doute pas encore d'admission facile pour toutes les lectrices et encore moins tous les lecteurs. Lisette Morin sera absente du *Plaisir des livres* pour trois semaines. Sa chronique reviendra dans nos pages le samedi 27 avril.

La critique critiquée

LA PROMENADE DU CRITIQUE INFLUENT

Anthologie de la critique d'art en France 1850-1900
Textes réunis et présentés par Jean-Paul Bouillon, Nicole Dubreuil-Blondin, Antoinette Ehrard et Constance Naubert-Riser
Paris, Hazan, 1990, 433 pages
Claire Gravel

LES ANTHOLOGIES font des livres curieux. Elles permettent l'accès à de vastes territoires de la culture, non en les survolant comme le fait l'histoire, mais en nous présentant la parole même de ceux et celles qui l'ont écrite, comme les pièces à conviction d'un invisible procès.

La Promenade du critique influent propose une collection de textes d'une centaine de critiques d'art français de la seconde moitié du 19e siècle, travail qui a réuni deux universités, celles de Montréal et de Clermont-Ferrand, et l'apport d'un nombre considérable de jeunes chercheurs.

La Promenade du critique influent (titre emprunté à une lithographie d'Honoré Daumier qui se gaussait de la critique) est lui-même une critique. Car le demi-siècle d'écritures sur l'art est présenté d'une façon très analytique par nos universitaires : un exploit de concision. Tout, des trop courtes introductions aux biographies, aux présentations des textes, juge avec acuité des critiques. Ont-ils été perspicaces ou, au contraire, horriblement conservateurs face à Courbet et Manet ? Peut-on lire entre les lignes ?

Les « bons » critiques sont ceux qui se font les champions d'une modernité que l'on porte aux nues facilement aujourd'hui, et les prix qu'atteignent les toiles impressionnistes en salle de vente y sont sans doute pour quelque chose.

Voilà un livre somme toute passionnant pour les polémiques qu'il rapporte et celles qu'il pourrait susciter. On reste béat devant les textes extraordinaires d'intelligence de Champfleury et d'Octave Mirbeau, et ceux des critiques féminines comme Marc de Montifaud, pseudonyme de Marie-Émilie Chartroule, sont de véritables révélations.

La critique d'art au 19e siècle est verbuse, forte en adjectifs, amusante, riche, pleine de fougue, allant jusqu'à se répandre, à parler d'elle-même, à se laisser porter par la poésie qu'elle ressent devant les oeuvres, ou à s'exalter dans des jugements plus moraux qu'esthétiques. Elle est généreuse même dans ses réticences. Et surtout, elle est courageuse.

Une phrase m'a particulièrement agacée : « (...) Le public est omniprésent dans les préoccupations du critique — et il est, après tout, sa raison d'être et son gagne-pain ». « Qu'il le flatte pour les besoins d'une rhétorique de circonstance, qu'il se préoccupe de son éducation et se charge de diriger sa visite, ou qu'il laisse échapper un mouvement d'humour devant son ignorance et sa bêtise, le critique doit le prendre en compte comme un mal nécessaire (...) », écrit Madame Nicole Dubreuil-Blondin. Est-ce à dire que les critiques sont maso ? À vous de juger.

Un roman pour conjurer l'hiver des solitudes

Jean Royer

LA NEIGE tombe en lents tourbillons de flocons — comme des « âmes fondues » — qui s'éteignent en atteignant le bord des trottoirs. Eduardo, que le narrateur a mené de l'hôpital à la gare d'Austerlitz, s'en va prendre ses quartiers d'hiver. Nous voici arrivés à la fin d'une époque.

Ainsi le romancier Jean-Noël Pancrazi nous entraîne dans les atmosphères de la fin d'un monde. Il faut dire adieu à sa jeunesse et au triomphe du désir, assumer « le mal mauve » et capituler devant la mort, se réconcilier avec le passé en l'écrivant, cultiver la mélancolie de la mémoire, puis réinventer sa vie selon des valeurs nouvelles : le plaisir de la tendresse remplacera le règne du corps.

Les Quartiers d'hiver se lit comme le plus beau roman d'une époque — la nôtre — où se joue la tragédie de la fin des corps, où les vieux voient mourir les jeunes frappés par « le mal mauve ». Le sida n'est jamais nommé : il reste l'illustration du combat fondamental qui déchire les hommes de cette fin de millénaire. Si le livre de Pancrazi est le roman du sida, il faut l'entendre dans le sens où *La Comédie humaine* de Balzac a pour personnage l'argent et *La Recherche* de Proust est le roman de la mémoire, comme l'a souligné Pierre Lepape dans sa critique du *Monde*.

En fait, *Les Quartiers d'hiver*, dont l'écriture somptueuse méritait à Pancrazi le prix Médicis 1990, est le grand roman de la mélancolie et de la tendresse, les deux sentiments qui peuvent conjurer l'hiver des solitudes qui marque le déclin de notre civilisation.

Depuis des années, des hommes se rencontrent au bar « Le Vagabond » de la rue Thérèse, à Paris. Dans ce lieu qui reste leur refuge, ils ont connu le désir triomphant, l'euphorie des rencontres et la douleur des ruptures. Mais les saisons ont passé et le temps des réjouissances est terminé. Le « carnaval des corps et la débauche sarcastique des sentiments » appartenant à une époque révolue. On entre aujourd'hui dans ses quartiers d'hiver avec des souvenirs merveilleux. La mort rôde.

Le narrateur du roman de Pancrazi médite sur le passage du temps et des êtres. Il nous fait entrer dans ce bar des homosexuels face à eux-mêmes, au dernier acte de la tragédie de l'humain. Derrière son comptoir le vieil Auguste, dit « la Augustine », veille sur ce petit monde auxquels appartiennent Lucrèce le travesti, le jeune Amer en quête d'un protecteur, Christian qui se sent vieillir, la bande de Gilles qui forme une élite extravagante de la nuit, sans oublier Lydia, l'amie et la confidente de tous, dispensatrice de tendresse. Il y a aussi le narrateur de ce roman, qui évoque « l'évanouissement » de Eduardo puis de Joep en même temps que la nostalgie des heures de gloire d'une jeunesse pas si lointaine.

On peut affirmer que le triangle du livre de Pancrazi réunit la mort, la mère du narrateur et les mots.

« La mort est doublement présente, acquiesce le romancier. Certains sont morts et ne viennent plus au bar Le Vagabond. Ils ont pris leurs quartiers d'hiver. En même temps, la mort est là comme menace. Elle est cette ombre qui se glisse entre les danseurs. Les temps ont changé parce que la mort est à l'horizon. »

« Quant à la mère, elle est un personnage très important pour le narrateur. Comme si tout de sa vie s'était décidé dans ses relations avec la mère. Jusque dans des détails infimes comme dans la scène où le narrateur et la mère ne marchent pas à la même allure. Tout s'est joué dans ce décalage de quelques centimètres. Le narrateur aura cherché toute sa vie ce regard maternel qui ne lui aura pas été accordé. »

« L'écriture est une réconciliation avec soi-même et avec les autres. On y trouve une forme d'harmonie intérieure. On peut aussi y faire revivre tous ceux qu'on a connus, rétablir un lien avec eux. Avec l'écriture, c'est comme si on envoyait des lettres imaginaires à ceux auxquels on n'a pas su ou pas pu dire les choses. Alors on leur dit dans un livre. »

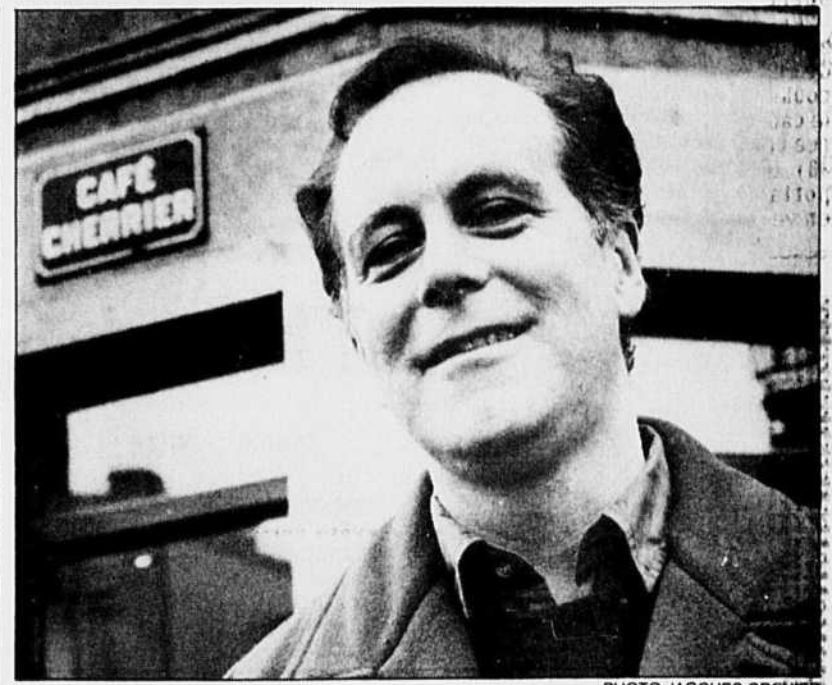
Roman de la mélancolie, *Les Quartiers d'hiver* est aussi le livre de la tendresse, qui est personnifiée par Lydia, l'envers exact de la mère du narrateur. Au contraire de la mère,

qui s'est repliée dans une sorte de sauvagerie malheureuse, Lydia est allée vers les autres, n'a pas cessé de tout leur donner, sans rien demander en retour à ces homosexuels dont elle est devenue la confidente. Elle est la pure expression de la tendresse. Elle ne peut être heureuse qu'en donnant de la tendresse. Car la tendresse est ce qui dure, après la défaite du désir.

« Les personnages qui fréquentent Le Vagabond sont condamnés à la solitude et croient en la tendresse. Le désir est passager et violent tandis que la tendresse permet d'établir une permanence dans la relation avec les autres. Elle reste un repère de l'existence. Ainsi la relation du narrateur avec la mère est-elle une histoire de tendresse manquée. Toute sa vie, le fils va essayer de rétablir ce qui ne s'est pas fait dans l'enfance. »

Dans son roman, Pancrazi évoque aussi la condition de l'homosexuel. « On n'échappe jamais au regard d'une mère, dit le narrateur de *Quartiers d'hiver*, qui fait un lien entre son insatisfaction, incorporée à sa propre vie, et sa sexualité, quand il ajoute, page 82 : « Et peut-être n'ai-je choisi d'embrasser une sexualité peu orthodoxe que parce que j'étais assuré de trouver en elle, qui érigeait en dogmes les caprices du désir et les aléas de l'amour, le terrain le plus propice au règne d'un narcissisme destructeur. Car aimer un autre homme, c'était vouloir le punir de son propre désir et le condamner (...) au meurtre de sa propre image... »

« Il faudrait écrire tout un livre là-dessus, me dit Pancrazi. Dans le milieu que j'évoque, aimer c'est s'empêcher d'être heureux. Comme si on se punissait soi-même et que la punition était intériorisée. Comme si le droit au bonheur était le principal interdit. On aime quelqu'un de semblable, mais c'est comme si on tuait sa propre image au lieu de consolider



Jean-Noël Pancrazi

PHOTO JACQUES GREMIER

quelque chose. Il y a dans l'homosexualité un goût du malheur. » On pourrait ajouter aux propos de Pancrazi cette belle formule de Jean Genet qui disait qu'aimer un autre homme, c'est aimer la mort, sa propre mort. Par contre, *Les Quartiers d'hiver* est un roman où on lit l'affirmation implicite que la censure des plaisirs du corps, qui caractérise notre époque où sévit « le mal mauve », est aussi une forme de mort. « À une époque pas si lointaine, rappelle le romancier, on croyait vraiment au désordre amoureux. C'est cela qui a changé. Le plaisir est censuré et le désir voilé. C'est peut-être pourquoi la tendresse est devenue un élément de compensation. Il faudrait pouvoir inventer les lois de la tendresse, si c'est possible.

Après le plaisir du corps, il y a un plaisir de la tendresse. Cela demande un changement mental aussi, chez des gens qui sont tellement habitués au culte du désir qu'il leur est difficile de concevoir d'autres valeurs. Le règne du corps est associé à la jeunesse. C'est comme s'il fallait devenir vieux. Pourquoi pas ? si c'est cela notre époque.

« La mélancolie vient peut-être aussi du fait que l'été a fini trop vite, alors qu'on espérait qu'il dure toute la vie. Il faut réinventer nos relations avec les autres du côté de la tendresse : regarder ce qu'il y a de plus élevé chez soi et vers les autres. Nous sommes entrés dans l'époque d'une recherche de la lumière et de la grâce. »

TRIPTYQUE

P. 5670, SUCC. C. MONTRÉAL (QUÉBEC) H2X 3N4 TEL.: (514)524-5900 ou 525-5957

Nouvelles



Lucie Gagnon
QUEL JOUR SOMMES-NOUS
88 p. — 12,95\$

Essai



Robert Giroux
PARCOURS
de l'imprimé à l'oralité
496 p. — 29,95 \$

Récits



Michel Clément
L'AIRE DU SOUPÇON
Contributions à l'histoire de la psychiatrie du Québec
224 p. — 17,95 \$

En vente chez votre libraire

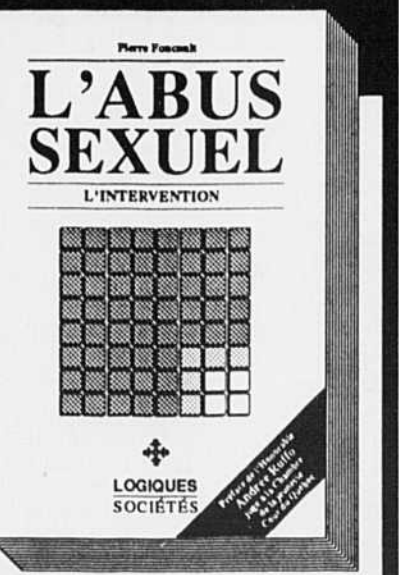
INTERVENIR!

Un psychologue clinicien explique comment l'abus sexuel commence, comment il se poursuit, comment on peut y mettre fin.

L'ABUS SEXUEL
L'intervention
par Pierre Foucault
préface d'Andrée Ruffo
132 p. 14,95\$

LOGIQUES

Tél.: (514) 933-2225 FAX: (514) 933-2182



EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES

ANDRÉ CARPENTIER **XYZ**
DE MA BLESSURE ATTEINT,
et autres détresses
«Un maître de la nouvelle»
162 p. 16,95 \$ Lucie Côté — La Presse

DANIEL SERNINE
NUITS BLÊMES
«Une imagination débordante, une facilité à susciter chez le lecteur un intérêt croissant...»
Fabien Ménard — Solaris 132 p. 14,95 \$

